

Cinéma

CRITIQUE 5
Une légende sert d'appui à un drame terre-à-terre



CRITIQUE 4
La magie en miniature

CRITIQUE 6
Faux policiers

CRITIQUE 8
Une excursion de tous les dangers



Le pari de Belvaux

Gilbert Melki et Dominique Blanc, personnages principaux de «Après la vie», et personnages secondaires dans «Un couple épatant» et «Carole».

Le Belge livre une trilogie unique, à voir dans l'ordre ou le désordre

GILLES CARIGNAN
GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Lucas Belvaux était sorti frustré de son premier film, *Parfois trop d'amour*. En le tournant, le cinéaste avait tellement aimé ses personnages secondaires qu'il aurait eu envie de faire un autre film sur-le-champ, dans le même décor, où les secondaires deviendraient les principaux, et les principaux seraient relégués dans l'ombre.

À l'époque, il était trop tard. Mais Lucas Belvaux n'a pas oublié l'idée. Après avoir écrit «Pour rire !», la comédie qui nous l'a fait connaître, le Belge s'est mis au travail. Ainsi est né un projet à la fois ambitieux et audacieux, qui s'articule autour d'un principe: soit que chaque personnage secondaire peut être le personnage principal d'un film à faire.

«C'est une idée un peu balzacienne», note le réalisateur de 42 ans, joint cette semaine à Naples, où il siège au jury du Festival du film méditerranéen. «J'ai beaucoup lu Balzac à une époque, et à chaque fois que je le relis - il y en a tellement ! - je retrouve des personnages que j'ai déjà croisés dans d'autres romans. Ils ont des importances différentes, selon le livre qu'on lit. C'est un principe qui m'a impressionné, amusé et intrigué.»

Le pari de Belvaux prend aujourd'hui la forme d'une trilogie. Trois films, qui composent une série unique, une première d'espèce dans



Lucas Belvaux, réalisateur de la trilogie et interprète de *Le Roux*.

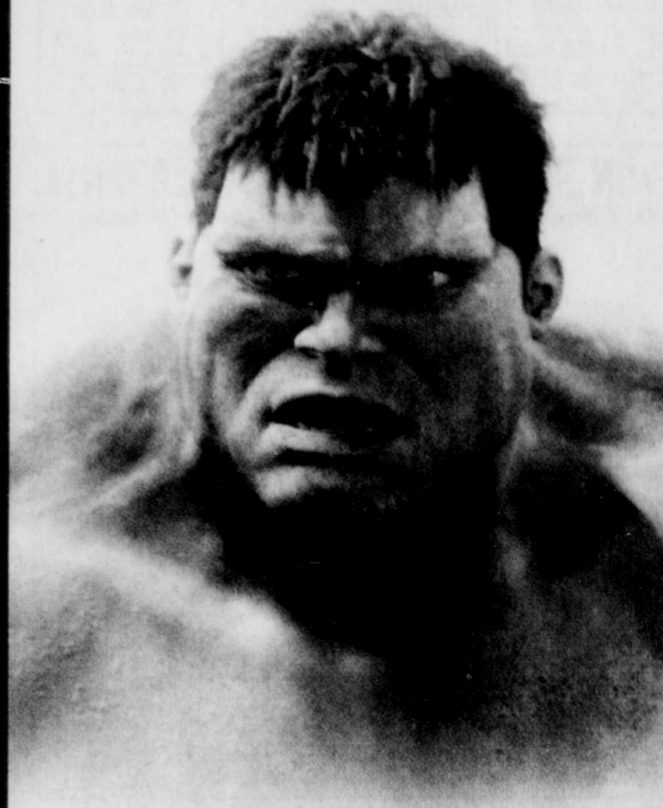
l'histoire du cinéma. Trois films de trois genres différents, «solidaires mais indépendants les uns des autres», où se croisent les mêmes personnages, et qui sortent en salle. *Un couple épatant* est en salles depuis hier, *Cavale* prendra l'affiche vendredi prochain, et *Après la vie* suivra en juillet.

«C'est une proposition et une sorte de jeu, résume l'auteur. Si le spectateur n'en voit qu'un, qu'importe lequel, il n'est pas volé: chaque film raconte sa propre histoire. Si toutefois il a envie de continuer, d'en voir d'autres, ça devient alors un échange entre lui et moi. Une sorte de jeu de pistes. Il découvre au fil des films des choses spécifiques à la trilogie.»

La proposition tient de la gageure. On le sait: attirer le spectateur en salles pour un film est chaque fois un pari. Alors trois! Lucas Belvaux peut pourtant dire: pari gagné. Sortis en janvier en France, les trois films ont attiré 600 000 spectateurs. Ces derniers en ont-ils vu un, deux ou trois? L'idéal demeure de tout

Voir PARI en G 3 >
□ Belvaux en six dates Page G3
□ Critique Page G3

Ang Lee dans la peau verte et robuste de Hulk



Le film «Hulk», sorti hier en salles, est étonnamment fidèle à l'histoire des «comic books».

ELVIS MITCHELL
NEW YORK TIMES NEWS SERVICE

NEW YORK — «De nos jours, les enfants ne prennent même plus la peine de lire des bandes dessinées, constate Ang Lee avec un sourire. Ils ont mieux à faire — comme passer des heures sur leurs consoles de jeux vidéo.»

Assis dans son bureau de Manhattan, le cinéaste discute de son dernier film, qui raconte l'histoire de Hulk, géant vert des Marvel Comics, à mi-chemin entre M. Hyde et le Golem. À ses mots, le passage d'un métro secoue la pièce à un tel point qu'on croirait que l'In-croyable Hulk lui-même s'est emparé de l'édifice pour appuyer ses dires. «C'est ce que mes fils me disent — et ils savent de quoi ils parlent. Ce sont des maniaques de bandes dessinées», dit Lee avec une intonation paternelle, version orale du calin.

Le film *Hulk*, sorti hier en salles, est étonnamment fidèle à l'histoire des *comic books*, passant des déserts austères où se tenaient les tout premiers épisodes, conçus par Stan Lee et Jack Kirby en 1962, aux scènes mélodramatiques relatant l'enfance du héros, introduites par le scénariste Peter David à la fin des années 80.

«Ce récit ne suit pas une voie unique, explique Lee, et j'ai tenté de respecter cet aspect de *Hulk* en montrant sa genèse et toutes les autres intrigues qui se sont accumulées au fil des années.»

«La plupart des gens ont connu le personnage par la série télévisée. *Hulk* tire ses origines de la Guerre froide, et nous avons dû trouver des façons de remettre ces inquiétudes à jour, sans toutefois les dupliquer. Nous n'aurions pas rendu justice à l'œuvre en la recopiant mécaniquement.»

Voir HULK en G 2 >

UN AIR D'ÉTÉ

LG
LECTEUR DVD/CD/VCD/CDR/RW/MP3
• Sortie optique
• Compatible Dolby Digital DTS
• Sorties vidéo composante
• Télécommande

139\$

SONY
CAMERA NUMÉRIQUE
• 3,2 mega pixels
• Écran 1,5 po • Zoom 3 X
• Memory Stick 16 mb
• MPEG • USB • Prise en rafale

549\$

JVC
CAMÉSCOPE VHS COMPACT
• Écran ACL 2,5 po
• Zoom 600X
• Stabilisateur d'image
• Lumière intégré

399\$

TOSHIBA
TÉLÉVISEUR 27 PO À ÉCRAN PLAT
• Filtre peigne numérique à 3 lignes
• Résolution horizontale 700 lignes
• Entrées vidéo composante

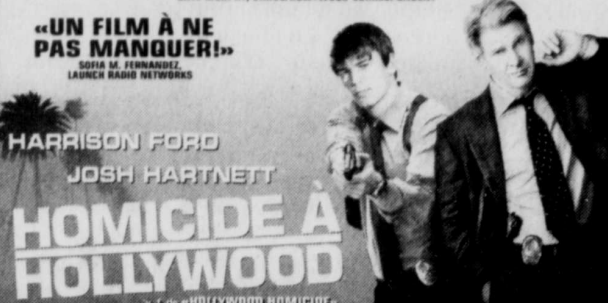
549\$

840, RUE BOUVIER
La clef de sol 627-0840
285-4535

Donnez avec les yeux du cœur
FONDATION DES MALADIES DE L'ŒIL 654-0835
www.fondationdesmaladiesdeleil.org

«DEUX FOIS BRAVO»

«LE FILM LE PLUS CAPTIVANT QUE VOUS VERREZ CET ÉTÉ! RÉPLIQUES BRILLANTES, POURSUITES D'AUTOMOBILES SPECTACULAIRES ET DES PERSONNAGES TRÈS COLORES»
«HARRISON FORD ET JOSH HARTNETT ONT UNE CHIMIE INCROYABLE ET BEAUCOUP DE STYLE»
«HARRISON FORD ET JOSH HARTNETT SONT LES ARMES FATALES DE CETTE SAISON»
«UN FILM À NE PAS MANQUER!»

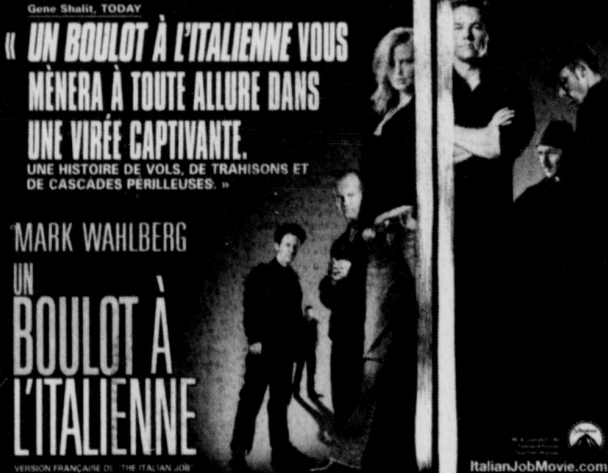


HARRISON FORD
JOSH HARTNETT
HOMICIDE À HOLLYWOOD
REVOLUTION STUDIOS PRÉSENTE À PITT/STELLION PRODUCTIONS A FILM DE BOB SHELTON HOLLYWOOD HOMICIDE LENA BUN BRUCE GREENWOOD ISAHARA WASHINGTON LUCIA DAVOVIKOVIC KATE DAVID MASTER P. WITH ROBERT MURRAY AND MARTIN LANDAU...
CINÉPLEX ODEON STE-FOY BEAUPORT GALERIES DE LA CAPITALE PLACE CHAREST
CINÉMA LUMIÈRE ST-GEORGES DE BEAUCHE LES PROMENADES DE LEVIN CINÉMA LIDO ST-NICOLAS
COMPLEXE J. GAGNON ALMA CINÉMA OYSEÉ CHICOUTIMI ST-NICOLAS 2^e FILM AU CINÉ-PARC SON DIGITAL
À L'AFFICHE! version originale anglaise STARCITE STE-FOY

«UN FILM SAUVAGEMENT HILARANT!»



Razmoket à l'état sauvage
RugratsGoWild.com
À L'AFFICHE! GALERIES DE LA CAPITALE BEAUPORT PLACE CHAREST STARCITE STE-FOY
LIDO LEVIN CINÉMA OYSEÉ ST-NICOLAS ODYSSEE
CONSULTEZ LA PAGE HORAIRE CINÉMA DU JOURNAL



«UN BOULOT À L'ITALIENNE VOUS MÈNERA À TOUTE ALLURE DANS UNE VIRÉE CAPTIVANTE»
MARK WAHLBERG
UN BOULOT À L'ITALIENNE
À L'AFFICHE! GALERIES DE LA CAPITALE BEAUPORT PLACE CHAREST STARCITE STE-FOY
LIDO LEVIN CINÉMA OYSEÉ ST-NICOLAS ODYSSEE



PALPITANT
BRUCE KIRKLAND, TORONTO SUN
MATRICE RECHARGÉE
À L'AFFICHE! GALERIES DE LA CAPITALE BEAUPORT PLACE CHAREST STARCITE STE-FOY
LIDO LEVIN CINÉMA OYSEÉ ST-NICOLAS ODYSSEE
VISITEZ WWW.WARNERBROS.CANADA.COM

Le film le plus salué de l'année est aussi le film N° 1 au Canada... encore une fois!
«Un film pas comme les autres!»
Disney/Pixar se sont dépassés! Vous adorerez ce film que vous ayez 5 ans ou 95 ans!
«Un des meilleurs films de l'année que ce soit un film d'animation, d'action ou filmé sous l'eau!»
«Stupéfiant!»
«De l'animation spectaculaire, de l'humour raffiné et des personnages fascinants!»
«Original, hilarant et poignant.»
«Vous ne trouverez pas de film plus drôle, plus exquis et plus original. Éblouissant et aussi innovateur que La Matrice!»
«Un film très beau, extrêmement divertissant et super cool!»
TROUVER NEMO
findingnemo.com
VOYEZ-LE MAINTENANT! GALERIES DE LA CAPITALE BEAUPORT LIDO LEVIN CINÉMA OYSEÉ ST-NICOLAS



Bruce Banner (Eric Bana) est confronté à son père David (Nick Nolte).

HULK
Suite de la G 1

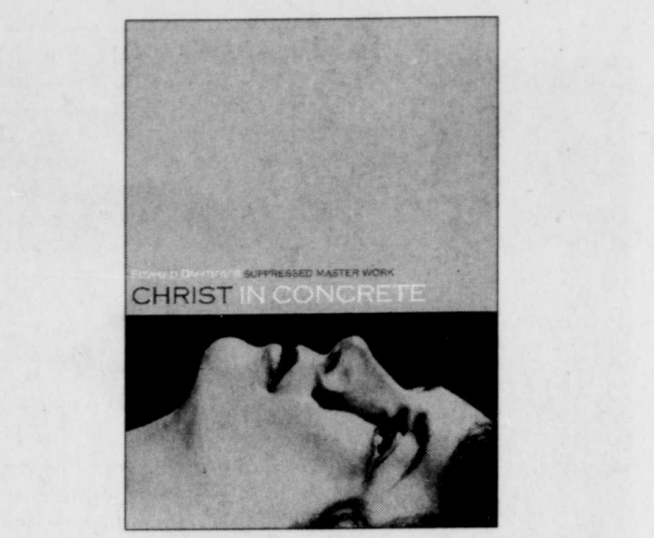
Dans les magazines, Hulk est créé quand un physicien nucléaire, Bruce Banner, se trouve happé par une explosion nucléaire alors qu'il tente de sauver un ami. Les radiations transforment par la suite Banner, jusque-là plutôt maigre et infortuné, en une bête en furie de la taille d'un camion. Dans la version revisitée par Ang Lee, Banner fait un sacrifice similaire. Les irrésistibles poussées de rage racontées par les bandes dessinées ont manifestement remué quelque chose dans Lee, un peu comme l'avait fait *The Ice Storm* lorsque le cinéaste avait lu le roman de Rick Moody. Ce dernier long métrage, où Kevin Kline et Tobey Maguire jouent un père et son fils vivant dans une banlieue des années 70, avait suivi les débuts anglophones triomphants de Ang Lee, *Sense and Sensibility* (1995) et son portrait d'une famille chinoise, *Eat Drink Man Woman*, sorti en salles en 1994. «Je crois que quand j'ai fait *The Ice Storm*, je cherchais un vice, un défaut, parce que j'étais fatigué d'être gentil, de faire toujours le même genre de film doux qui fait chaud au cœur, dit-il. Par la suite, je n'ai fait que ce qui me plaisait. J'ai besoin d'explorer de nouveaux territoires, de me trouver une nouvelle innocence. Je devais oser me faire peur à nouveau.»

Cette frayeur, Lee se l'est infligée en tournant *Hulk* et en subissant la pression de livrer un film à succès. «J'étais nerveux. J'ai vu de mes yeux le résultat final il y a seulement deux semaines. Je ne pouvais dire comment le film serait. Tout le processus m'avait grugé les nerfs pendant environ trois mois. La nature du film est difficile à cerner, et je ne sais pas si, présenté comme un film d'été, il s'en tirera bien. Je ne veux pas qu'il devienne une simple œuvre d'art plus chère que la moyenne.»
«Le film n'a jamais été testé devant un auditoire. Seuls une poignée de dirigeants de studio l'ont visionné. Mais ils voulaient produire un film d'Ang Lee, alors ils ne l'ont jamais testé. Et je ne voulais pas en faire une version préliminaire pour m'en sortir, à cause de tous les commérages que peuvent enclencher les films incomplets. Mais je suis très fier du fait qu'il n'a jamais été testé. Ça en fait une œuvre plus personnelle, et c'est ce que je désirais par-dessus tout.»

La volonté de Lee de réaliser un gros blockbuster d'été n'a d'ailleurs pas commencé avec The Hulk

La volonté de Lee de réaliser un gros blockbuster d'été n'a d'ailleurs pas commencé avec *The Hulk*. Des pourparlers entre lui et son producteur, James Schamus, ont duré des années pour lui faire faire *Terminator 3*. Mais «j'ai choisi *Hulk* plutôt que l'autre parce que l'histoire de *T3* venait avec toutes sortes d'obligations, explique-t-il. Ce récit me faisait l'effet d'un fardeau à traîner. Je lisais le scénario de *T3* et me demandais constamment ce que je pourrais faire pour le rendre différent.»
«Personne n'avait jamais porté *Hulk* au grand écran, continue-t-il. Et la plus grande star du film est le Hulk en question. Nous pouvions donc introduire un visage nouveau, Eric Bana, et c'est exactement ce que je voulais. Je ne crois pas que qui que ce soit se soucie vraiment du Bruce Banner des magazines. C'est une lavette qui peut disparaître pendant plusieurs épisodes. Son seul avantage est que vous pouvez reconnaître en lui votre propre mélancolie. Mais de regarder un tel personnage pendant deux heures deviendrait assez ennuyant. Alors j'ai voulu quelqu'un qui puisse avoir l'air sensible et charismatique tout en ayant ce Hulk en lui.»
Bana a fait irruption au grand écran dans le long métrage australien *Chopper*, sorti en 2000, dans lequel il incarnait un hors-la-loi bagarreur, caustique et dur comme un clou. Presque Hulk, en somme. En jouant Banner, Bana a dû refouler ce monstre dans la personnalité d'un scientifique.

DVD ET VHS



GILLES CARIGNAN
GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Los Angeles interdite

«Bleu sombre»
Ron Shelton, qui s'est fait un nom avec le drame sportif (*Bull Durham*, *Tin Cup*), cherche maintenant à s'en faire un dans le rayon du film policier. Quand il cherche à s'amuser des règles du genre, il tourne *Homicide à Hollywood* (en salles actuellement). Et il ennue. Mais quand il veut faire les choses sérieusement, ça donne *Bleu sombre*, essai de polar noir avec héros tourmenté (Kurt Russell), beaucoup plus réussi. Les deux films partagent un décor : Los Angeles. Et il n'y a pas que les palmiers, les voitures chromées, et les stars débauchées dans ce décor. Il y a aussi les conflits raciaux. Effleurés dans le nouveau, mais centraux dans *Bleu sombre*, qui dépeint le climat précédant les émeutes qui ont suivi l'acquittement des policiers dans l'affaire Rodney King. Le climat est chaud et tendu, l'air se fait rare. Dans un récit inspiré de James Ellroy, Shelton brosse un portrait sombre de la police de L.A., où la corruption est élevée au rang de principe. Le film cabotine un peu par moment. Il n'a pas l'intelligence de *L.A. interdite*. Mais la pertinence du regard donne au film une vertu sociale intéressante. ★★★

Le meilleur Sandler

«Punch-Drunk Love»
Ce film de P.T. Anderson justifie à lui seul pourquoi on ne baisse pas les bras devant Adam Sandler. Car au-delà des pitreries préadolescentes auxquelles il s'adonne par choix (il produit ses films, il connaît leur public, et il fait du fric), Sandler est un acteur de talent. Quand il est dirigé. Dans le sillage de Jerry Lewis, il est l'incarnation moderne du pauvre type sans une once de méchanceté, maladroit et un peu timide, souffre-douleur idéal, donc. Ce qu'il joue encore dans *Punch-Drunk Love* (*Iure d'amour*), histoire d'un complexe aux sœurs appaquant, qui collectionne obsessivement les bons d'achats en vue de voyager. L'espoir se présente sous les traits de la jolie Emily Watson, mais le type, aux colères impulsives, s'embourbe dans une affaire d'appels érotiques. Romance exacerbée, *Iure d'amour* n'est pas le produit Sandler type. Après le complexe *Magnolia*, le brillant P.T. Anderson s'offre une pause légèreté dans cet hommage au cinéma Technicolor aux allures de film expérimental. Un menu bizarre, vraiment grisant par moments, qui ne comble nécessairement pas l'appétit des fans de Sandler. Ni ceux d'Anderson. Mais l'originalité est si rare au rayon comique... ★★★1/2

Résurrection

«Christ in Concrete»
Vous ne trouverez pas ça en 200 exemplaires dans un club près de chez vous. Ni même, probablement, en un seul exemplaire. Le film est rare. Il l'a d'ailleurs toujours été, depuis sa discrète sortie en 1950. Mais il existe, de nouveau. Avis donc aux collectionneurs. C'est la société indépendante américaine Allday, spécialiste des films obscurs, qui le remet dans le circuit, dans une édition DVD augmentée de primes pertinentes (www.alldayentertainment.com, pour ceux qui voudraient commander). Le film s'intitule *Christ in Concrete*, comme le roman dont il s'inspire. Dans les dictionnaires du cinéma, vous le trouverez aussi sous le titre *Give Us That Day* ou *Salt to the Devil*. C'est l'exemple type du film maudit, qu'on aurait voulu cacher aux États-Unis, même s'il a été célébré en Europe. D'où l'absence de sortie vidéo, de diffusion à la télé. Pourquoi ce silence? Pas tant à cause de son sujet : le cauchemar d'un ouvrier italien pendant la Dépression à New York. Mais à cause de son réalisateur, Edward Dmytryk. Son nom figurait sur la liste noire à Hollywood pendant la chasse aux sorcières communistes. Boudé, exilé, puis renié, après qu'il ait accepté de livrer quelques noms. Dmytryk est moins connu que ses contemporains, mais il livre ici un film fort, tourné à Londres pendant son exil, qui s'inscrit avantageusement dans le courant du réalisme social à la Kazan (*Sur les quais*). Film prolétaire, au tissu néoréaliste mais au look expressionniste, *Christ in Concrete* raconte le rêve américain dans toute sa déception. Le héros veut épouser une immigrée italienne, mais celle-ci a une exigence : une maison bien à elle. Il la lui promet, lui cachant qu'il n'a pas encore les sous pour en prendre possession. Quand l'économie s'écroule, le rêve s'écroule et le héros s'égare. Entre toutes les tentations qui s'offriront sur sa route, il engage un combat moral. Dmytryk cite ce film comme son favori. On est d'accord. C'est le film d'un cinéaste au sommet de son art, qui n'a pas dû dédaigner régler quelques comptes avec l'Amérique qui l'avait chassé. ★★★

« UN COUPLE ÉPATANT »

Petits malentendus

GILLES CARIGNAN GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Comment parler de la trilogie de Lucas Belvaux ? La question se pose. Car si *Un couple épatant*, *Cavale* et *Après la vie* vivent très bien d'eux-mêmes, comme films autonomes, l'accumulation de leurs visionnements influe nettement sur le regard porté sur chacun. C'est d'ailleurs le vertige exaltant de ce projet unique et fascinant.

L'ordre de découverte n'est pas important, mais déterminant. Voir *Cavale* en premier, ce n'est pas voir *Un couple épatant* de la même manière ensuite. Le spectateur possède des informations sur les personnages laissées volontairement en friche dans le premier, où le récit se concentre sur autre chose.

Allons-y donc pour la logique de l'ordre établi des sorties au Québec. Qui est l'ordre privilégié par le cinéaste. Nous traiterons des trois films au moment où ils prendront l'affiche, au cours des prochaines semaines, en prenant chacun pour ce qu'il est : un film appelé à être vu en dehors d'un système. Tout en sachant qu'il sera inévitable de jeter quelques ponts. Car le système apporte beaucoup à chacun. Les rend plus grisants.

La première proposition s'intitule donc *Un couple épatant*. C'est le plus léger des trois films, une entrée en matière amusante, mais fine et subtile, avant le thriller politique (*Cavale*) et le drame intimiste (*Après la vie*). Ceux et celles qui avaient aimé *Pour rire!*, film précédant de Belvaux, se régaleront devant cette comédie aussi bien huilée, riche de quiproquos savoureux, à la foi suave et intelligente — ce qui n'est pas donné dans le rayon humour.

Chaque film de la trilogie donne la vedette à un couple. Celui d'*Un couple épatant* est on ne peut plus stable, heureux, sans problème apparent. Tout baigne entre Alain (François Morel), patron d'une petite entreprise de haute technologie et Cécile (Ornella Muti), prof de lycée, qui partagent leurs temps libres entre leur demeure cossue de Grenoble et le chalet des montagnes voisines.

En matière de programme, le film de Belvaux démontre qu'il suffit parfois de bien peu pour faire dérailler le plus stable des tandems. Le grain de sable dans l'engrenage est ici un pur

malentendu. Cécile est convaincue que son époux lui cache quelque chose (une amante ?). Comportement étrange, petits mensonges : elle a raison de s'inquiéter. Sauf qu'elle erre totalement sur la nature du secret.

Cécile engage un détective (Gérard Melki) pour en avoir le cœur net. Ce qu'elle ignore, et que le spectateur sait, c'est que le mari ne cache en fait qu'un rendez-vous chez le médecin. Hypochondriaque, Alain est convaincu qu'il va mourir. Sur son magnétophone, il revoit continuellement les termes de son testament, en attendant d'être opéré par son pote Georges. Il ne veut surtout pas inquiéter son épouse avant d'être fixé sur son état.

Les indices s'accumulent, les malentendus s'enchaînent. Mais le filic à tôt fait de conclure au non-lieu. Ce qui, disons-le, ne fait pas son affaire. Car il commence à craquer sérieusement pour sa coquette cliente. Prouver l'infidélité du mari servirait bien sa cause. Il cherchera donc à brouiller un peu les cartes, donc le couple. Ce dont s'aperçoit le mari, qui commence lui aussi à douter sérieusement de sa femme. Aurait-elle un amant ?

Un couple épatant expose donc, avec beaucoup d'esprit, comment une méfiance réciproque peut s'installer dans un couple, sans raison. Une comédie paranoïaque, au scénario impeccable, qui aspire ses personnages et le spectateur dans une spirale in-

fernale de plus en plus complexe, au sein de laquelle il devient difficile de démêler le vrai du faux. Tout est affaire de (mauvaises) perceptions. Le film donne en soi tout le programme de la trilogie : « On ne voit que ce qu'on veut bien voir. »

Un couple épatant est une comédie fort réjouissante, une sorte de vaudeville ludique, magnifiquement interprétée par François Morel et Ornella Muti. Le film est pétillant, roule à vive allure, ne piétine qu'un peu vers la fin, mais retrouve son rythme presque sordide de situations qui n'ont de cocasses que l'apparence. Car personne ne se marre vraiment dans cette histoire, sauf le spectateur, le seul à avoir une vue d'ensemble, contrairement aux personnages, qui peinent justement en raison de ce qu'ils ignorent.

Le mensonge, la dissimulation : ce sont les thèmes forts qui reviendront dans tous les films. Autour de son tronc principal, *Un couple épatant* dépose les autres personnages de la trilogie, qui seront approfondis dans les films suivants. Un début tonique, pour une aventure à suivre.

★★★1/2 UN COUPLE ÉPATANT. Comédie réalisée et écrite par Lucas Belvaux. Phot. : Pierre Milton. Mus. : Riccardo Del Fra. Avec Ornella Muti (Cécile), François Morel (Alain), Valérie Mairesse (Claire), Bernard Mazzinghi (Georges) et Gilbert Melki (Pascal). Belgique/France — 2002. Général. 1h37. Au Clap



« Un couple épatant » est une comédie fort réjouissante, une sorte de vaudeville ludique, magnifiquement interprétée par François Morel et Ornella Muti.

PARI

Suite de la G1

voir, car chaque film fait écho à l'autre, dans un jeu de miroirs à la fois logique et ludique, qui fait la richesse du tout.

HISTOIRES DE COUPLES

La trilogie met en scène trois couples, qui occupent tour à tour le haut du pavé, selon le film. Le tandem principal d'*Un couple épatant* devient secondaire dans *Après la vie*, qui en revanche nous éclaire sur un couple secondaire du premier. Et ainsi de suite. Toutes ces routes se croisent pendant quelques jours, dans le décor de Grenoble.

L'ordre de visionnement n'a pas tant d'importance, mais il détermine tout. Car chaque nouveau film est teinté de la vue du précédent. L'ordre retenu au Québec, différent des États-Unis, où l'on a projeté d'abord *Cavale*, est le même qu'en France. « C'est l'ordre initial, et je pense le bon, soit la comédie, le thriller et le drame », estime Belvaux.

Comédie, thriller politique et drame : chacun des films explore un genre précis, qui influe directement sur son style. Fluidité de la comédie de quiproquos dans le premier, noirceur du thriller politique dans le second et nervosité du drame intimiste dans le troisième. « Comme metteur en scène, c'était aussi une expérience formelle », convient Belvaux, qui partage son temps entre le jeu et la réalisation, quand il ne fait pas les deux, comme dans sa trilogie.

Quelques scènes se retrouvent dans plus d'un film, mais elles sont tournées selon des points de vue différents. Jamais un plan — « sauf deux ou trois plans de raccord peut-être » — n'est répété. Comique dans l'un, la scène peut devenir plus dramatique dans l'autre, selon le contexte et la logique de l'his-

toire. De la même manière, un mensonge dans un film peut apparaître une vérité dans un autre.

Jeux de pistes et de fausses pistes. Tous les personnages de la trilogie ont d'ailleurs quelque chose à cacher. Dans *Un couple épatant*, ce peut être un simple rendez-vous chez le médecin, qui devient source de malentendus. Dans *Cavale*, un activiste de gauche s'évade et doit se terrer pour ne pas être repéré. Dans *Après la vie*, une femme cache à son entourage sa dépendance à la morphine, que lui fournit son copain, un filic !

Les intentions qu'on prête aux personnages varient selon le point de vue. Chaque film remplit les trous du précédent, corrige des impressions. Une réplique résume tout : « On ne voit que ce qu'on veut bien voir. » « Oui, c'est un peu une réplique programmatrice, acquiesce Belvaux. Je savais en l'écrivant que je donnais une clé pour l'ensemble des films. Elle revient d'ailleurs dans le premier et le dernier. »

LA MÉTHODE

Lucas Belvaux a consacré plus de cinq ans de sa vie à sa trilogie. « Le risque était de s'angoisser devant l'ampleur du projet, avoue-t-il. Écrire et tourner trois films en même temps, c'est quand même lourd et difficile physiquement. »

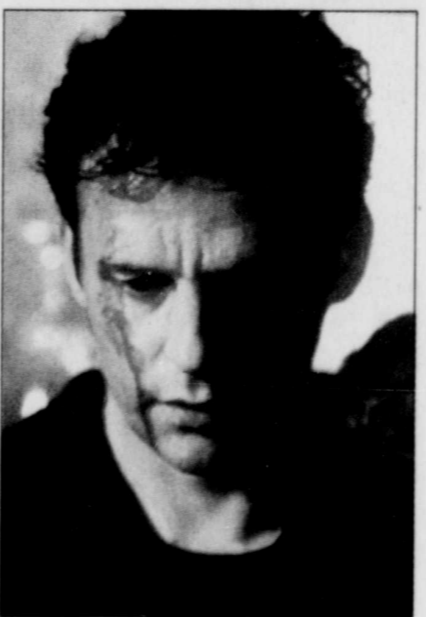
Il a attaqué de front, seul, l'écriture, avec un souci de respect du temps, pour que le tout constitue un ensemble dramatiquement cohérent. « La grosse difficulté sur la construction tenait à la chronologie : si j'inversais deux séquences dans un film, il fallait le réécrire aussitôt dans les deux autres. »

Le tournage des trois films, qui a duré six mois, fut aussi simultané, selon un plan bien défini. « On tournait une scène pour un film, puis on la retournait pour un autre, en changeant le décou-

page, selon ce qu'il fallait raconter. C'était passionnant », assure Belvaux.

Pour les acteurs (Gilbert Melki, François Morel, Ornella Muti, Catherine Frot, Dominique Blanc et Belvaux lui-même), il fallait veiller à ne rien changer d'un film à l'autre. Peu importe les films dans lesquels une scène serait répétée, « je leur demandais de jouer les mêmes choses, car les personnages ne changent pas. Certains avaient envie de mettre des nuances, d'accentuer la comédie pour *Un couple épatant*, par exemple. Mon défi était de les ramener. » Ce n'est pas le jeu qui dicte le genre, mais bien la mise en scène.

Au montage, le réalisateur a fait appel à trois équipes distinctes. « Comme je les avais écrits seul et que je les avais mis en scène, il y a beaucoup de moi dans ces films. Donc c'était bien qu'il y ait un regard différent à ce moment.



Lucas Belvaux partage son temps entre le jeu et la réalisation.

Comme c'était filmé par le même opérateur, les films, au tournage, se sont rapprochés. Au montage, on les a dissociés davantage. »

En revanche, Lucas Belvaux a fait appel à un seul musicien pour les trames sonores, son complice de toujours Riccardo Del Fra. « C'est la première personne, à part mon épouse (qui a fait les décors), à avoir lu les scénarios. »

Musicien de jazz, Del Fra a imaginé des orchestrations différentes pour chaque genre. « Contrebasse solo pour *Cavale*, un quatuor à cordes et une guitare pour *Après la vie*, et dans *Un couple épatant*, le même quatuor mais fonctionnant un peu comme un orchestre avec devant un basson, une clarinette et un piano. » Une même scène sera accompagnée de musique dans un film et n'en aura pas dans un autre, selon les intentions du cinéaste. Le genre de détail qui fait du projet un bel objet d'études. « À travers ces trois films, je donne un peu des clés sur comment on fait le cinéma, ce qu'est le cinéma vu du metteur en scène. Je dévoile un peu des secrets de fabrication. »

À travers l'ensemble, Belvaux parle du couple, de l'amour, de la violence politique, de la souffrance physique. En unissant, dans l'ordre, les trois titres, on obtient une partie du programme de chacun : « un couple épatant cavale après la vie... »

Naît de ce kaléidoscope une sorte de mosaïque sociale, qui enregistre la complexité du monde, de la vie, avec ses enjeux multiples qui se trament simultanément. « Mon envie, souligne le cinéaste, ce serait qu'après avoir vu toute la trilogie, un spectateur ne puisse plus croiser quelqu'un dans la rue ou voir un personnage secondaire au cinéma sans avoir envie d'en savoir plus. C'est sans fin, évidemment. »

Lucas Belvaux en six dates

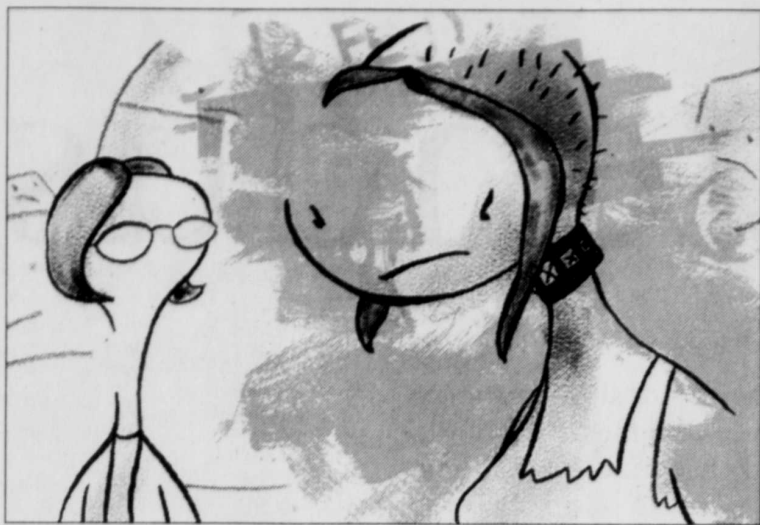
□ 1961. Naissance à Namur en Belgique, le 14 novembre.

□ 1981. Il débute au cinéma en tenant un petit rôle dans *Allons Z'enfants* d'Yves Boisset. Comme acteur, il va tourner pour Joseph Losey, Andrzej Zulawski, Olivier Assayas et Hervé Le Roux.

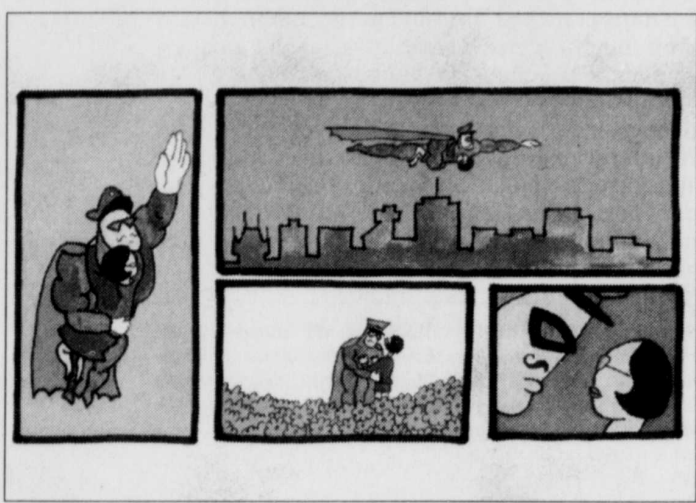
□ 1991. Après avoir joué un jeune criminel dans *Poulet au vinaigre*, il retrouve Claude Chabrol pour qui il incarne Léon Dupuis, homme convoité par *Madame Bovary*.

□ 1992. Réalisation de son premier film, *Parfois trop d'amour*. 1997. Sortie de *Pour rire!*, son deuxième film, une comédie cocasse réunissant Jean-Pierre Léaud et Ornella Muti.

□ 2001. Début du tournage de la trilogie.



« Rumeurs », du groupe Kiwistiti, de Québec, met l'ode à l'avant une histoire relatée avec dessins de papiers



« Les Ramoneurs cérébraux » procède à rien de moins qu'un blanchissage du cerveau. Récompensée du Jutra du meilleur film d'animation, l'œuvre de Patrick Bouchard vaut à elle seule le déplacement.

GÉNÉRATION EXTRÊME

De grands univers en miniature

NICOLAS HOULE NHOULE@LESOLEIL.COM

Rien de plus ingrat que de tourner des courts métrages d'animation: la tâche est énorme pour une diffusion minime et un succès qui, généralement, n'est que d'estime. Heureusement, des passionnés comme les jeunes réalisateurs que l'ONF a rassemblés sous la bannière *Génération extrême* s'entêtent à poursuivre dans cette voie et à créer la magie en construisant des univers débridés.

18 h 10 n'est peut-être pas l'heure rêvée pour rejoindre un vaste public et, par incidence, rendre justice à des cinéastes prometteurs. Cela dit, on ne peut qu'être heureux de voir les courts métrages de *Génération extrême* se trouver une niche au Clap, du 20 au 26 juin. C'est que les sept bijoux de concision ne sont pas que le fruit de longs labeurs, ce sont des produits de qualité, qui demandent à être vus par plus qu'un petit groupe d'élus. Projeté une première fois à Québec durant le festival Images du nouveau monde, *Les Ramoneurs cérébraux* ouvre le bal en racontant l'histoire d'un homme admis dans un hôpital psychiatrique et auquel on fait une piqûre dans le cortex. La substance injectée se meut bientôt en deux « nettoyeurs », qui procèdent à rien de moins qu'un blanchissage du cerveau. Récompensée du Jutra du meilleur film d'animation, l'œuvre de Patrick Bouchard vaut à elle seule le déplacement. Ses marionnettes sont originales, ses décors inventifs, l'atmosphère résolument glauque, fascinante, et la narration, sans faille. Le tout est couronné par une finale relevée.

La cinéaste Tali a quant à elle opté pour une technique différente, avec des dessins sur cellulose. *La Pirouette* s'attarde au destin d'une vieille femme de campagne qui doit faire un bond en ville pour trouver la touche manquante au clavier de son orgue. Son périple, qui implique ses poules et ses chèvres, permet de constater la différence entre les traditions des campagnards et des vilains, entre deux philosophies. Rigolo et sans prétention, le court métrage compte de judicieux rebondissements et mise sur une ex-

cellente trame sonore, signée René Lussier et Claude Castonguay.

Également projeté à Images du Nouveau Monde, *Rumeurs*, du groupe Kiwistiti, de Québec, met de l'avant une histoire relatée avec dessins de papiers. Réunis autour d'un homme qui se meurt au beau milieu de la rue Saint-Jean, des passants observent le blessé tout en étant incapables d'agir pour lui venir en aide. Par l'entremise de l'animation et d'une musique recherchée, on accède à la vision de chacun et on découvre un pan de leur personnalité. Autre réussite, ce dessin animé brille par la fluidité du tracé, son rythme soutenu ainsi que la retenue de la trame narrative.

Quatre autres œuvres, toutes dignes d'intérêt, complètent le programme: *Antagonia*, de Nicolas Braut, où deux oiseaux dans un désert nordique se prêtent à un amusant jeu d'ombres, le très beau *François le Vaillant*, épopée chevaleresque primée du prix spécial du jury au festival d'Hiroshima, *The Stone of Folly*, qui ramène la thématique de la démence d'une manière savoureuse, et, enfin, *Distances*, qui s'attarde aux traces de commis de bureau et qui est peut-être le film le moins solide du lot, l'esthétique y étant peu léchée et les longueurs trop nombreuses.

★★★1/2 GÉNÉRATION EXTRÊME. Courts métrages d'animation réalisés par Tali (« La Pirouette »), Kiwistiti (« Rumeurs »), Diane Obomsaun (« Distances »), Patrick Bouchard (« Les Ramoneurs cérébraux »), Nicolas Braut (« Antagonia »), Carles Porta Barcia (« François le Vaillant »), Jesse Rosensweet (« The Stone of Folly »). Canada — 2002. 1 h 03. Au Clap.

250 000 fois plus grand que nature!

Bestioles!

Un film sur les insectes mettant en vedette de vrais insectes EN 3D

Une présentation LAYAL

Profitez du forfait famille!
À l'achat de billets pour 2 adultes et 2 enfants (de 4 à 11 ans), économisez 9,80 \$ avec le forfait famille IMAX.

IMAX®
des Galeries de la Capitale
627-IMAX ou 627-4629
www.imaxquebec.com

LE SOLEIL ALLIANCE ANTIPLAQUE INVITENT 200 PERSONNES À LA PREMIÈRE DE SELECTION OFFICIELLE • Festival de Cannes 2002

Daniel Auteuil
L'adversaire
un film de Nicole Garcia
Ce film est inspiré d'une histoire vraie

En collaboration avec CITE 107.5 FM

Le 3 juillet 2003 à 19h30 au Cinéplex Odeon de Ste-Foy

CONCOURS L'ADVERSAIRE C.S.P. du temple, C.P. 57125, Beauport, (Qc.) G1E 7G3

Nom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Code postal: _____
Téléphone (jour): _____ Téléphone (soir): _____

Le tirage des 100 lauréats se fera le 26 juin 2003. La valeur des prix est de 2 000\$. Règlement du concours disponible chez Alliance Atlantis Vividix. L'annonce sera publiée les 20, 21, 22 juin 2003.

À L'AFFICHE DÈS LE 4 JUILLET

www.allianceatlantisvivafilm.com

★★★★
«Une vraie symphonie d'émotions.»
- Le Journal de Montréal
«Une œuvre tendre et lumineuse sur la Chine moderne.»
- Journal Métro

DU RÉALISATEUR DE ADIEU MA CONGUBINE

陳凱歌 作品
le virtuose
Un rêve impossible...
Un voyage incroyable...
Et un garçon qui tient son destin au bout de ses doigts.

LE FILM DE CHEN KAIGE
www.togethermovie.com

À L'AFFICHE! LE CLAP

PLUS DE 7 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE!

« ÇA VA CLENCHER »

TAXI

UN FILM DE GERARD KRAWCZYK

SAMY NACERI • FREDERIC DIEFENTHAL • BERNARD FANCY

WWW.CHRISTALFILMS.COM/TAXI3

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

MONSIEUR STARCITE STE-FOY
CINÉPLEX COCEN BEAUPORT
FAMOUS PLAYERS GALERIES DE LA CAPITALE
CINÉMA SCENARIO LA POCATIÈRE
CINÉMA CHARLIN CINÉ PASC
DOLBEAU RIMOUSKI
MÉGANTIC

« LA LÉGENDE DES BALEINES »

Conte du bout du monde

GILLES CARIGNAN
GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Quel plaisir d'être touché par un film qu'on n'attend pas. La chose est si rare en ces temps de surmédiatisation des « produits culturels » que ça la rend encore plus agréable.



Le film raconte l'éveil spirituel d'une jeune autochtone, Pai. Il parle aussi de la difficulté d'être ce qu'on attend de nous, du poids des traditions, du passage du relais des cultures, et du pouvoir de l'union contre la dérive individuelle.

De *La Légende des baleines*, plus belle surprise de la saison, on savait très peu. Une affiche qui évoque *Le Grand Bleu*, un titre qui laisse deviner un documentaire animalier (ce qu'il n'est pas), et une tonne de prix dans des festivals aussi différents que Sundance, Rotterdam et Toronto.

Des prix, et pas n'importe lesquels : des prix du public. Des choix du cœur donc. À Toronto, le film a succédé à *La vie est belle*, *Beauté américaine*, *Tigre et Dragon* et *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Belle compagnie, non ?

Le film de la Néo-Zélandaise Niki Caro est bien un film qui s'adresse au cœur, sans négliger l'intellect. Il y a du magique, du tragique et du poétique dans *La Légende des baleines*, un conte moderne superbement illustré. Les baleines ? Une légende, qui sert d'appui à un drame terre-à-terre : celui de la survie et de la transmission des cultures ancestrales.

Le cadre est rare. Celui du peuple maori de Nouvelle-Zélande, raconté au cinéma dans *Nous étions guerriers* de Lee Tamahori. À côté, le film de Niki Caro a des airs de Disney. Mais attention : pas du Disney pour intelligence sous-développée. Du solide, une histoire de bons sentiments, traitée avec intelligence, finesse, authenticité. Une espèce rare quoi.

Pour résumer, *La Légende des baleines* raconte l'éveil spirituel d'une jeune autochtone. Le récit est contemporain. Dans un village côtier en décrépitude, où les jeunes s'intéressent plus à la bouteille qu'aux coutumes tribales, Koro, le chef des Ngati Konohi, cherche désespérément à passer le flambeau.

L'homme croit que l'un de ses fils lui donnera l'élu attendu. Malheur : l'enfant meurt à la naissance, emportant la mère, ne laissant qu'une sœur jumelle, Pai, que le patriarce rejette sur-le-champ. Parce qu'il s'agit d'une fille. Et que dans sa vision traditionnelle des choses, une fille ne peut devenir chef.

Ce sera tout le combat, cruel et déchirant, de la jeune fille que de tenter d'être acceptée par son grand-père. Or, celui-ci, rude et sévère, ne lui fait pas de cadeau. Résigné, il tentera plutôt de transmettre son savoir aux garçons du village, excluant Pai des leçons. C'est en secret

qu'elle tentera de développer les attributs d'un vrai leader maori.

La Légende des baleines, adaptation d'un roman, est une aventure à fondement riche. Il parle de la difficulté d'être ce qu'on attend de nous, du poids des traditions, du passage du relais des cultures, et du pouvoir de l'union contre la dérive individuelle. Le tout est servi sans trop de lourdeur, avec de petites touches d'humour, et une poésie propre au conte fantastique, qui ne s'écraie pas sur les récifs du merveilleux sirupeux.

La jeune cinéaste Niki Caro, dont c'est le second film, a un talent certain de conteuse. La narration est classique, mais ne tombe jamais dans le mélodrame ou le sentimentalisme outrancier. L'arrière-plan social est bien dessiné, et reste universel. Cette histoire qui s'inspire d'une légende millénaire (l'ancêtre du peuple aurait gagné les côtes néo-zélandaises à dos de baleine) pourrait être celle de toutes les cultures menacées d'extinction.

Plus qu'un fanatique vieillard arriéré, dont l'obstination pourrait être pathétique, le fier Koro est, en fait, le gardien d'une identité qu'il ne veut que perpétuer, seul salut pour son peuple « plongé dans les ténèbres ». C'est un combat de minorité dans un monde qui aplanit tout. Sa faiblesse sera de ne pas être capable d'ouvrir ses ornières. Il ne comprend pas par exemple que son fils, qui s'est exilé en Europe après la mort de son épouse à l'accouchement, mène le même combat en tant qu'artiste, propageant à l'étranger une culture qu'il garde vivante. *La Légende des baleines* montre que tenir à ses racines et s'ouvrir à de nouvelles réalités ne sont pas des postures antinomiques.

Fort bien joué par des acteurs amateurs comme des pros (la jeune Keisha Castle-Heughes est une vraie révélation), cette jolie aventure plaira aux grands, mais aussi aux ados qui cherchent autre chose au cinéma que des bolides rapides et dangereux.

★★★ 1/2 LA LÉGENDE DES BALEINES (V.F. DE WHALE RIDER). Conte réalisé et écrit par Niki Caro, d'après le roman de Witi Ihimaera. Photo : Leon Narbey. Mus. : Lisa Gerrard. Avec Keisha Castle-Heughes (Pai), Raviri Paratene (Koro), Vicky Naughton (Nanny Flowers) et Cliff Curtis (Porourangi). Nouvelle-Zélande — Allemagne — 2002. Général. 1 h 41. Au Clap et à StarCité.

Plus grosse saisie de films piratés jamais réalisée en Allemagne

HANOVRE — La plus grosse saisie de films piratés jamais réalisée en Allemagne a été menée la semaine dernière à Hanovre (nord), ont annoncé mercredi la police et le parquet de la ville. Quelque 16 000 DVD illégaux de films comme *Matrix Reloaded* ou *Harry Potter* ont été trouvés chez un homme de 46 ans originaire de Singapour, pour une valeur d'environ un million d'euros. Il risque une peine de prison pouvant aller jusqu'à cinq ans et une amende. Parmi les copies figuraient aussi des films qui doivent sortir dans les cinémas allemands fin 2003. D'après les premières estimations de la police et du parquet, ce trafic serait le fait d'un groupe organisé agissant à l'échelle européenne. Les DVD étaient produits en Asie du Sud-Est pour être vendus sur les marchés aux puces londoniens et en Chine. La police britannique enquête déjà dans le cadre de la même affaire, a précisé Peter Buehring, un responsable de la police locale. Le trafic de films piratés rapporte jusqu'à 700 % de profits, soit beaucoup plus que le trafic de stupéfiants, d'après Jochen Tielke, directeur de la Société pour la poursuite des infractions aux droits d'auteur. AFP

« JE N'AVAIS PAS RI AUTANT DEPUIS LONGTEMPS ! »

«MAMBO ITALIANO FAIT RIRE DE BON COEUR.»
- M-A Lussier, LA PRESSE

«Un rythme infernal... on prend une BONNE PINTÉ DE RIGOLADE.»
- P.A., JOURNAL DE MONTRÉAL

«Ginette Reno et Paul Sorvino, un DUO IRRÉSISTIBLE. Une comédie REBONDISSANTE et COLORÉE... On se tape constamment sur les cuisses!»
- Claude Deschênes, RADIO-CANADA

«Une recette PARFAITE! On s'émeut et réfléchit à travers les rires! Des ACTEURS EN OR!»
- Steve Bergeron, LA TRIBUNE

«DRÔLE... INTELLIGENT... Aucun défaut à MAMBO ITALIANO. Une COMÉDIE D'ÉTÉ d'une qualité EXCEPTIONNELLE.»
- John Griffin, THE GAZETTE

«ABSOLUMENT CHARMANT! Des événements plus cocasses les uns que les autres!»
- FLASH, TQS

«Une comédie COLORÉE et RAFRAICHISSANTE!»
- Caroline St-Pierre, LE METRO

«CHARMANT et DRÔLE.»
- Nathalie Perkowski, LA PRESSE

«DYNAMIQUE, VIVANT, JUBILATOIRE et d'un bon goût tout à fait SÉDUISANT.»
- Élie Castel, SÉQUENCES

«Plus FIN et SUBTILE que My Big Fat Greek Wedding...»
- Bernard Michaud, INDICATIF PRESENT

«COMÉDIE RYTHMÉE, TOUCHANTE... un film qui saura plaire à tous les publics!»
- Matthew Hays, MIRROR

«PISSANT!»
- Nikiwe Rubin, RADIO-CANADA

Mambo Italiano
RÉALISÉ PAR ÉMILE GAUDREAU

GINETTE RENO PAUL SORVINO LUKE KIRBY PETER MILLER SOPHIE LORAIN MARY WALSH CLAUDIA FERRI PIERRETTE ROBITAILLE DINO TAVARONE

SCÉNARIO ÉMILE GAUDREAU / STEVE GALLICCO / PRODUIT PAR DENISE ROBERT / DANIEL LOUIS / RÉALISÉ PAR ÉMILE GAUDREAU

www.mamboitaliano.ca

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

STE-FOY	BEAUPORT	GALERIE DE LA CAPITALE	PLACE CHAREST	ST-NICOLAS
LE CLAP	MEGANTIC	CINÉMA LIDO	ST-GEORGES	RIVIERE-DU-LOUP
ROBERVAL	LA POCAÏÈRE	RIMOUSKI	ST-MAIRE-DE-BEAUC	CHICOUTIMI
ALMA	DOLBEAU	BAIE-COMEAU		

« DEUX FOIS BRAVO ! »

EBERT & ROEPER

« Incroyable!!! »
Le réalisateur Ang Lee met sa touche magique sur un Super Héros des bandes dessinées de Marvel qui illumine l'écran!!!
Excellent divertissement!!!
Mose Persico, Entertainment Spotlight, CTV Montréal

« Astucieux! Renversant! »
Inventif! Un tour de force d'un style absolument éloquent et visuellement étonnant.
Shawn Edwards, FOX-TV

« Une réussite cinématographique spectaculaire. »
Anderson Jones, E! Online

« Absolument remarquable. »
Teri Hart, The Movie Network

UN FILM DE ANG LEE

HULK

(Version française)

UNIVERSAL PICTURES PRÉSENTE EN COLLABORATION AVEC MARVEL ENTERPRISES
UNE PRODUCTION DE VALHALLA MOTION PICTURES / GOOD MACHINE « HULK » ERIC BANA JENNIFER CONNELLY SAM ELLIOTT JOSH LUCAS
ET NICK NOLTE MISE EN SCÈNE D'ANG LEE RÉALISÉ PAR ANG LEE PRODUIT PAR GALE ANNE HURD AVI ARAD JAMES SCHAMUS LARRY FRANCO
MUSIQUE DE RANDY YOUNG SCÉNARIO DE JAMES SCHAMUS RÉALISÉ PAR ANG LEE

www.thehulk.com UN FILM UNIVERSAL

« SET ME FREE » DU FILM HULK INTERPRÉTÉ PAR SCOTT WELAND SLASH DUFF MCKAGAN MATT SORUM ET DAVE KUSHNER

À L'AFFICHE!

GALERIE DE LA CAPITALE	LIDO LEVIS	ST-NICOLAS	SCÉNARIO LA POSTERITE	LOUISE
PRINCESS	ST-NICOLAS	SCÉNARIO LA POSTERITE	LOUISE	

«... d'une redoutable efficacité...»
La Presse

★★★★★
★★★★★
★★★★★

«... d'une redoutable efficacité...»
Le Soleil

La Fleur du Mal
RÉALISÉ PAR CLAUDE CHABROL

NATHALIE BAYE BENOÎT MAGIMEL SUZANNE FLON
BERNARD LE COQ MÉLANIE DOUTRY

www.lafleurdu-mal.com



« La meilleure comédie romantique de l'été! »
 Model: Patricia, ENTI ENTAINMENT SPOTLIGHT, CIV MONTREAL

KATE HUDSON LUKE WILSON
ALEX et EMMA
 (Version française de Alex & Emma)

www.alexandemmamovie.com Mot-clé AOL: Alex and Emma

VERNON 3 ANGLAIS

À L'AFFICHE! GALERIES DE LA CAPITALE BEAUPORT STE-FOY PLACE CHAREST STARCITE STE-FOY

LIDO LEVIS CINÉMA ST-NICOLAS

CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL

VISITEZ WWW.WARNERBROS.CANADA.COM

À QUELLE VITESSE TU AIMES ÇA?

RAPIDES ET DANGEREUX 2
 (Version française de 2 Fast 2 Furious)

© 2003 UNIVERSAL PICTURES

À L'AFFICHE!

CINÉ-PARC DE LA COLLINE GALERIES DE LA CAPITALE LIDO LEVIS

THETFORD MINES ST-RAYMOND LIDO RIMOUSKI

SCENARIO LOUISE MEGANTIC

CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL AUCUN COUPON RABAIS DE CINÉ-PARC ACCEPTÉ

13 ANS +

JIM CARREY

En Bruce Nous Croyons ?

Bruce LE TOUT-PUISSANT
 (Version française de Bruce Almighty)

© 2003 UNIVERSAL PICTURES

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL

« HOMICIDE À HOLLYWOOD »

Agents doubles

Le film n'a de policier que le titre. Harrison Ford semble un peu perdu dans les habits de ce personnage sans personnalité. Quant à son partenaire K.C. (Josh Hartnett), il est plus préoccupé d'apprendre des vers de Shakespeare que de recueillir des pistes dans l'enquête qu'il mène.



GILLES CARIGNAN
 GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Faux polar, qui voudrait bien être comique, *Homicide à Hollywood* a pour seul intérêt d'essayer de réinventer le rôle d'agent double au cinéma.

Le vrai casse-tête pour le vétéran détective Joe (Harrison Ford) n'est pas tant de trouver l'identité du meurtrier que de conclure une affaire immobilière. Pareillement, son partenaire K.C. (Josh Hartnett) est plus préoccupé d'apprendre des vers de Shakespeare que de recueillir des pistes dans l'enquête.

Secondaire l'intrigue? Et comment. Les membres d'un groupe de la scène hip-hop de Los Angeles ont été abattus, mais la paire a la tête ailleurs. Le film aussi d'ailleurs. Il n'a de policier que le titre. Le scénario est désinvolte, volontairement simpliste, à la frontière de la caricature, qu'il ne franchit malheureusement jamais tout à fait.

Homicide à Hollywood n'est qu'un autre *buddy movie*, genre par excellence de la comédie policière. Un film de personnages, plus qu'un film d'intrigue. C'est la loi. Qui se souvient des histoires prétextes de *48 Heures* ou de *L'Arme fatale*?

Dans ce genre, c'est la paire, toujours bien dépareillée, qui compte. Dans le coin gauche, un vieux pro (Ford). Dans le coin droit, un jeuneot (Hartnett). Ils ne sont pas liés sur le mode initiation, comme dans *Jour de formation*. Ni sur le mode confrontation. Au-delà de leur âge, ils ont en fait plus de point communs que de différences. Des vies amoureuses brouillonnes. Une nonchalance dans la pratique du métier. Et surtout, des doubles agendas.

Entre deux scènes de crime, l'ainé aux trois pensions alimentaires est agent immobilier dans les collines d'Hollywood. Un agent double donc, qui n'hésite pas à jouer les deux rôles à la fois, recrutant des clients parmi ses témoins, négociant ses transactions de son cellulaire pendant qu'il a l'arme au poing.

Pas plus concentré, l'autre ne rêve que d'être acteur. Quand il ne donne pas des cours de yoga. Que fait-il dans la police alors? Le film reste flou sur ses raisons profondes, n'effleurant qu'une tortueuse histoire d'un vengeance (son père, flic, a été abattu dans des circonstances nébuleuses). *Homicide à Hollywood* est d'ailleurs flou et mou sur bien des plans. Il n'a cure des ressorts comiques habituels.

Tellement qu'il finit par en manquer crûment pour soutenir l'intérêt. Rien de bien piquant entre ses deux protagonistes. Une partie de ping-pong sans mordant, aux dialogues pauvres.

Harrison Ford semble un peu perdu dans les habits de ce personnage sans personnalité, une sorte d'amalgame de traits de caractère qui ne parvient pas à faire un tout. Quand il rentre au bercail après une dure journée, qu'il se verse évidemment un verre, mais qu'il se met ensuite à danser au son d'une chanson rétro, on note la volonté de dénaturer les ties usuels. Encore plus quand il prend le téléphone pour intervenir dans la ligne ouverte qu'anime une voyante, sa sensuelle amante (Lena Olin). Mais il ne va pas loin sur le terrain satirique.

Il est aussi artificiel dans sa peinture du milieu du hip-hop (le crime s'inspire des affaires *Tupac* et *Notorious B.I.G.*). Et il ne garde de son décor hollywoodien (propice à la satire pourtant) qu'une banale visite guidée qui fera peut-être sourire les résidents surtout.

De Hollywood, le film ne traduit en fait que le climat à la fois cool, artificiel et schizo. Tout le monde joue double, tout le monde semble s'en balancer, rien ne colle. Difficile de développer quelque sympathie pour ces personnages.

Le problème? Ne dessine pas de bons personnages qui veu. Ceux de Ron Shelton et Robert Souza, un ancien flic de L.A. passé à l'écriture, mettent une éternité à lever. On ne vous dit pas pour les personnages secondaires. Shelton pensait peut-être s'en sortir par le casting (Martin Landau, Master P, Lolita Davidovich, Dwight Yoakan, Lou Diamond Phillips et Gladys Knight), mais il ne donne aucune chair à ses interprètes, qui ne jouent qu'une fonction.

Faute d'espace? On aurait dû alors couper un peu dans l'action (où Ford semble néanmoins plus à l'aise), les courses sur les toits des immeubles et les fusillades dans le métro. Car quand la comédie policière se prend en plus pour un film d'action, aussi absurde soit-elle par moments (les flics sont gauches), on rend les armes. Ça se prétend une peinture des dessous du métier de flic, mais ça finit par ressembler à n'importe quoi.

★★ HOMICIDE À HOLLYWOOD (V.F. DE HOLLYWOOD HOMICIDE). Comédie policière réalisée par Ron Shelton. Scén.: Shelton et Robert Souza. Phot.: Barry Peterson. Mus.: Alex Wurman. Avec Harrison Ford (Joe), Josh Hartnett (K.C.), Lena Olin (Ruby) et Lolita Davidovich (Cleo). États-Unis — 2003. Général. 1 h 51. Aux Cinéplex Odéon Beauport, Place Charest, Sainte-Foy, Galeries de la Capitale, Lido et au Ciné-parc Saint-Nicholas, StarCité (u.o.a.)

ET CÆTERA

GILLES CARIGNAN
 GCARIGNAN@LESOLEIL.COM

Du neuf au Clap

Comme le collègue Éric Moreault l'écrivait le mois dernier, le cinéma Le Clap subira quelques transformations au cours des prochains mois. Rencontré sur place cette semaine, Michel Aubé a donné quelques détails sur les projets actuels. Ainsi, Le Clap inaugurera une sixième salle à la mi-août, sur le modèle de la salle 5, ouverte l'été dernier, c'est-à-dire une salle de petit gabarit (un peu moins de 60 places), mais avec des conditions de projection équivalentes aux plus grandes.

Queen Latifah



L'ouverture de la salle coïncidera avec la fermeture de la salle 2, qui subira un *lifting* complet. L'écran sera changé, les fauteuils remplacés et, surtout, le sol sera creusé afin d'améliorer la pente des gradins, question d'offrir une meilleure vue pour tout le monde.

Une femme dans le « Taxi »

On savait que les Américains préparaient une reprise du succès français *Taxi*, dont le troisième épisode est à l'affiche au Québec. Or, voilà que *Variety* annonçait dernièrement que le rôle principal dans la version hollywoodienne sera confié à Queen Latifah. Chanteuse hip-hop, geôlière remarquée dans *Chicago*, Latifah reprendra donc le rôle de... Samy Nacéri. Le *Taxi* américain sera donc féminin. Tim Story (*Barbershop*) amorcera le tournage à New York à l'automne.

Hulk s'expose

Dans la foulée de la sortie du film *Hulk*, le Cinéplex Odéon de Sainte-Foy est l'hôte toute la fin de semaine d'une exposition sur ce super-héros, à partir des pièces de la collection privée de Stéphane Bilodeau, qui regroupe 3000 *items*. Organisée en collaboration avec la boutique L'Imaginaire, l'expo présentera des pièces rares, l'occasion d'en apprendre un peu plus sur le célèbre héros et de discuter avec le collectionneur.

À venir à l'écran

Drew Barrymore, Lucy Liu et Cameron Diaz reprennent leurs rôles dans *Charlie et ses drôles de dames se déchaînent*, seconde adaptation de la série télé, à l'affiche vendredi prochain. Aussi, le réalisateur de *Trainspotting* et de *La Plage*, Danny Boyle, verse dans le film-catastrophe noir avec *28 jours plus tard*, drame autour des survivants d'une épidémie qui a dévasté la planète. Enfin, 10 ans après sa mort, *Fellini, je suis un grand menteur* de Damiano Pettigrew nous montre le maître italien au travail.



Un film sur Fellini, 10 ans après sa mort

« LES RAZMOKET À L'ÉTAT SAUVAGE »

Les naufragés du grand écran

RICHARD BOISVERT
RBOISVERT@LESOLEIL.COM

Les Razmoket et les Delajungle, nés respectivement Rugrats et Thornberrys à la télé américaine, appartiennent à une même sphère médiatique propriété de Nickelodeon. Les producteurs ont sans doute vu là une raison suffisante de faire un film.

Croire aux vertus de la convergence est une chose. Faire du cinéma en est une autre. S'il y avait une formule magique, ça aurait fini par se savoir. Chose certaine, se priver d'un bon et solide scénario est habituellement la méthode la plus sûre d'échouer.

Né d'une chouette idée, celle de faire se rencontrer au grand écran deux célèbres familles du dessin animé moderne, *Les Razmoket à l'état sauvage* ne tient à peu près aucune de ses promesses.

Les Delatranche-Cornichon invitent leurs amis à une magnifique croisière en famille sous les tropiques. Au quai, on comprend qu'au lieu du voyage de rêve sur un somptueux paquebot, on aura plutôt droit à une excursion de tous les dangers sur un vieux rafiot.

La version française est truffée de jeux de mots insipides, ni drôles ni même seulement amusants

Forcément, une fois au large, le temps se gâte et la mer se met bientôt à jouer avec l'embarcation comme s'il s'agissait d'une vulgaire coquille de noix. On se retrouvera bientôt au beau milieu de ce qui ressemble fort à un épisode des *Joyeux Naufragés*, thème musical compris.

Alors que tous se croient perdus, une vague dépose le groupe, sain et sauf, sur la plage d'une île déserte. Déserte ? Pas tout à fait. Car de l'autre côté du minuscule îlot, les Delajungle tournent en ce moment même un documentaire sur une très rare espèce de guépard tacheté.

ESSOUFFLEMENT

Dès lors, le propos s'essouffle et le récit se dilue dans une gerbe de rebondissements divers. Pour toutes péripéties, le Winnebago des Delajungle plongera au fond d'une lagune, et les marmots, eux, se retrouveront prisonniers d'un bathyscaphe au fond de la mer.

Avec des personnages comme Eliza Delajungle, la fillette qui possède le don de parler aux animaux, les bébés Razmoket qui, eux aussi, utilisent un langage qui leur est propre ou Donnie, l'enfant de la jungle, ce ne sont pas les thèmes ni les idées originales à exploiter qui manquaient.

La version française est par ailleurs truffée de jeux de mots insipides, ni drôles ni même seulement amusants. On cherchera en vain dans tout cela la finesse et la sensibilité du *Wild Thornberrys Movie* (*Les Thornberry: le film*), succès au grand écran l'hiver dernier et finaliste pour l'Oscar de la meilleure chanson.

À propos de musique, le rock occupe ici une place importante. Trop peut-être. Mark Mothersbaugh, le père du groupe Devo, a composé la trame musicale. Il prête également sa voix à l'un des personnages. Bruce Willis, qui fait celle du chien Spike, y va d'un duo avec Chrissie Hynde, du groupe Aerosmith. Dans la version française, certaines chansons ont été traduites, d'autres sont demeurées en version anglaise, mais sans sous-titres.

★★ « LES RAZMOKET À L'ÉTAT SAUVAGE » (V.F. DE RUGRATS GO WILD). Réalisé par Norton Virgien et John Eng. Scénario de Kate Boutiller. Montage: John Bryant et Kimberly Rettberg. Musique de Mark Mothersbaugh. États-Unis — 2003. 1 h 21. Général. Aux Cinéplex Odéon Beauport, Place Charest, Galeries de la Capitale, Des Chutes, Lido, StarCité (v.f. et v.o.a.).



L'acteur Bruce Willis prête sa voix au personnage du chien Spike, en plus de participer à la bande musicale en duo avec Chrissie Hynde, du groupe Aerosmith.

GAGNANT PRIX DU PUBLIC FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE ROTTERDAM 2003

GAGNANT PRIX DU PUBLIC FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2002

GAGNANT PRIX « CINÉMA DU MONDE » ATTRIBUÉ PAR LE PUBLIC FESTIVAL DU FILM DE SUNDANCE 2003

EMPRUNTANT LA VOIE DES ANCÊTRES, ELLE DONNA UN NOUVEL ESPOIR À SON PEUPLE.

LA LÉGENDE DES BALEINES

VERSION FRANÇAISE DE « WHALE RIDER »

NEWMARKET FILMS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version française
CINÉMA LE CLAP ✓ FAMOUS PLAYERS STARCITÉ STE-FOY ✓

CONSULTEZ LA CHRONIQUE CINÉMA DU JOURNAL ✓ SON DIGITAL

FESTIVAL DE CANNES 2003

PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO DENYS ARCAND

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE MARIE-JOSÉE CROZE

« La PALME DU CŒUR des festivaliers » Paris Match, Nice Matin

17 ans après, le déclin de l'empire américain continue...

★★★★★ "À voir, à revoir." Le Journal de Montréal

★★★★★ "Chef-d'œuvre" La Presse

★★★★★ "Puissant" Le Journal de Québec

★★★★★ "Fabuleux" Showbizz.net

★★★★★ "Œuvre magistrale." Showbizz.net

★★★★ "Touchant" Le Soleil

"Palme populaire." France-Soir

"Superbe" France-Soir

LES INVASIONS BARBARES

UN FILM DE DENYS ARCAND

RÉMY GIRARD STÉPHANE ROUSSEAU MARIE-JOSÉE CROZE

CINÉPLEX COCÓN	BEAUPORT ✓	MEILLERIE STARCITÉ	CINÉMA LE CLAP ✓
PLACE CHAREST ✓	FAMOUS PLAYERS	LES PROMENADES DE LEVIS	CINÉMA LIDO ✓
CINÉMA DES CHUTES	GALERIES DE LA CAPITALE ✓	CINÉMA ODYSSE	COMPLEXE J. GAGNON
ST-NICOLAS ✓	RIVIÈRE-DU-LOUP ✓	CHICOUTIMI ✓	ALMA ✓

13 À L'AFFICHE! CONSULTEZ LA CHRONIQUE CINÉMA DU JOURNAL ✓ SON DIGITAL

PLUSSE CLOCHE ET TRÈS ZIDIO Quand l'évolution cloche.

QUAND HARRY RENCONTRE LLOYD

V. F. de *Dumb and Dumberer: When Harry met Lloyd*

www.whenharrymetlloyd.com

À l'affiche!

CONSULTEZ LA CHRONIQUE CINÉMA DU JOURNAL ✓ SON DIGITAL

CINÉMA LIAMÈRE STE-MARIE DE BEAUCE ✓ CINÉMA ODYSSE CHICOUTIMI ✓

en programme double avec: *Homicide à Hollywood* v. f. de Hollywood homicide

CINÉ-PAÏRC ST-NICOLAS ✓ version originale anglaise STE-FOY ✓

www.allianceatlantisvivafilm.com